

EVACUATION du KOMMANDO DE HRADITSKO vers l'Autriche par Marcel BRÉTIN

A toutes nos épreuves déjà si pénibles et qui nous avaient coûté tant de vies humaines : la faim, la maladie, le travail forcé, les fusillades, allait s'ajouter bientôt l'une des plus éprouvantes, tant moralement que physiquement : l'évacuation.

Depuis les fusillades, l'inactivité presque totale du camp nous inclinait à l'optimisme, mais nous savions que lorsque le « SS Bezirk und Übungsplatz de Hradistko » (circonscription et camp d'entraînement SS) serait menacé, nous devrions partir à notre tour, et nous savions ce que cela voulait dire.

Début Janvier 1945, « l'ennemi » de l'Est et de l'Ouest est sur le point de pénétrer enfin sur le territoire du « Reich », la question est posée : « Que vont devenir les camps de concentration ? ». Les Kapos allemands ne se font guère d'illusions et n'ont qu'un mot à la bouche « Vernichtung » (extermination- anéantissement). Pourtant, des nouvelles nous parviennent bientôt qui nous prouvent qu'il subsiste un espoir.

Au cours de l'avance foudroyante qui a suivi son offensive du 12 janvier, dans la boucle de la Vistule, l'armée rouge s'est emparée de Cracovie, a poussé jusqu'à Kattowitz et atteint pratiquement la frontière slovaque.

Or, entre Cracovie et Kattowitz, se trouve le camp géant d'Auschwitz-Birkenau. Son évacuation a commencé le 17 janvier, il contenait, à ce moment, 67 000 personnes qui, en 10 jours, ont été dispersées à travers l'Europe à l'exception de 5 000 qui seront libérés par les Soviétiques.

Si peu informés que nous soyons, nous avons, fin Janvier, appris que plusieurs trains de détenus enchaînés et à demi nus sur des wagons plateforme par un froid extrême, sont passés à la gare de Michewitz, les cadavres jonchant la route de ces convois. Nous savons, maintenant, ce qui nous attend en cas d'évacuation.

En Février et en Mars, nous sommes restés dans l'expectative, attentifs seulement aux progrès de l'invasion de l'Allemagne, que le journal des SS « der neue Tag » nous révèle avec plusieurs jours de retard.

Début Avril, il a été question de départ pour la première fois. Le doyen Paul, les Kapos se sont fait l'écho de « tuyaux » increvables. « Retour à Flossenbürg, notre camp d'attache », mais il n'y avait, paraît-il, pas de wagons disponibles. Et puis, il y a eu les fusillades des 9, 10 et 11 et il n'a plus été question de départ.

Nous sommes maintenant au repos presque complet depuis 4 jours, et nous n'avons rien d'autre à faire que de supputer les probabilités quant à la fin de la guerre, et à colporter les bruits vrais ou faux qui circulent.

Le Commandant a avoué à un Kapo qu'il n'a plus la liaison avec Floss ; c'est fort vraisemblable, car nous savons que les Américains approchent de Weiden. Voilà, au moins, un cauchemar, le retour à Flossenbürg, qui s'estompe.

Quelques jours d'incertitude, puis il est question de Linz en Autriche. Mais pour nous, Linz n'est pas le « beau Danube bleu », c'est Mauthausen de sinistre renommée. On attend toujours des wagons. Bientôt, le temps presse. Au Sud, les Russes s'approchent de Brno qu'ils libéreront le 26. Le Commandeur du SS Bezirk Hraditzko, pour nous « le Grand Emil », devient impératif.

Devenus inutiles, il nous donne l'ordre de partir sous 3 jours, et à pieds s'il le faut, son intention étant de défendre son territoire jusqu'au bout.

Les dispositions sont prises en vue d'exécuter cet ordre. Heureusement, l'Oberscharführer est un homme mou – il n'a rien des fanatiques que nous avons connus sous l'uniforme à tête de mort. Peut-être pense-t-il à l'avenir ? – Le doyen Paul y pense aussi, et sachant le sort que nous réservons à ses pareils, en cas de libération par les Alliés, propose à Kuss l'exécution de tous les étrangers.

La chose n'est pas si facile et le « Lagerführer » ne marche pas. Il donne cependant des ordres à l'infirmerie, et dans la nuit, 2 TBC (« tuberculeux ») meurent. Nous apprenons, le lendemain, qu'ils ont été liquidés. La fameuse piqure qui figurait au vocabulaire des camps, sous le nom de 0,07 entre en jeu. Le lendemain, 2 nouveaux morts. Finalement, les 7 contagieux de l'infirmerie sont ainsi exécutés.

L'un d'eux, Kemler, un Parisien, ayant assisté à l'agonie de ses camarades et déjà piqué lui-même, nous explique par la fenêtre de l'infirmerie, ce qui s'est passé, et confie une lettre à un camarade. Dernières pensées d'un homme qui va mourir.

Les autres blessés du « Revier » s'attendent à une mort identique. Le lendemain, les Lorrains qui, naturellement, ont certaines accointances, confirment : « tous les hommes inaptes à la marche doivent être exécutés ».

A l'appel du matin, l'adjudant Kuss demande à tous ceux qui marchent difficilement de sortir des rangs « afin d'être emmenés en camions ». Une soixantaine de Français se présente. A 10 heures, on apprend qu'ils vont être emmenés au fossé antichar pour être exécutés. L'ordre n'est pas suivi. « L'Oscha » a-t-il eu peur d'une telle responsabilité, ou la garde du camp « nos vieux Posten » a-t-elle refusé, ainsi que la rumeur l'affirmera plus tard ?

Encore 2 jours d'une attente éprouvante et d'autant plus pénible que, certains jours, nos « Posten » sont remplacés par les tueurs de l'école de « Junker » avec mitrailleuses, lance mines, grenades et mitraillettes.

Si nous ne partons pas vite, nous sentons qu'un jour ou l'autre, ceux-là n'hésiteront pas.

Enfin, le 26 avril, le départ est annoncé pour l'après-midi, et ce ne sera pas une fausse nouvelle. Des wagons sont, paraît-il, en réserve à la gare de Miechnitz, où j'ai si souvent travaillé avec le Kommando Schuman. Au dernier moment, quelques blessés graves seront encore piqués par le « médecin » russe et son complice allemand le « Pfleger » (garde-malade) Paul. Par contre, les impotents partiels seront sauvés. Alors que nous faisons à pied les 20 kms entre le camp et la gare, harcelés de coups de crosse et de coups de pied, les invalides sont emmenés en camions.

Et puis, c'est la première nuit dans les wagons à bestiaux que nous connaissons bien. Nous ne sommes que 40 dans le mien, mais dans la moitié seulement, car l'autre moitié est réservée à

un Allemand promu garde-chiourme, à quelques « caïds », et aux « mignons » comme de juste.

Le lendemain, pas de départ, on attend les hommes du Kommando de Janowitz. Le 3^{ème} jour, nouvelle et vaine attente, au cours de laquelle la population tchèque de Miechnitz nous témoigne toute la sympathie, l'affection même qu'elle nous porte. Inutile de mendier le « Kleba » ou les « papirossi » comme nous le faisons autrefois, quand nous travaillions ici. Jusqu'à notre départ, c'est un défilé continu de civils qui nous approvisionnent avec la complicité des SS et les Kapos qui, naturellement, nous « resquillent » 90% des dons.

Ce jour-là, on enterre les premières victimes de la dysenterie qui allait ravager les rangs des survivants jusqu'à la libération.

Le Kommando Janowitz arrive au soir du 3^{ème} jour, le 28 avril. Nous ne sommes plus que des ombres, et pourtant eux nous font peur. Le typhus a décimé le camp et, naturellement, les Français ont été les plus nombreux parmi les victimes. Il en reste une dizaine, squelettes ambulants que nous accueillons dans nos wagons.

Peu après leur arrivée, le convoi démarre, et un cheminot tchèque nous confie sa destination : « Praha Werchowitz ». Prague, c'est le salut pour nous, ils n'oseront jamais nous exécuter près de la capitale, où, sans doute, les Tchèques les en empêcheraient.

Nous nous réveillons, le lendemain, dans une gare de banlieue qui n'est pas Werchowitz, où bientôt, la population se rassemble, et, comme à Miechnitz, nous ravitaille autant qu'elle le peut. Les Allemands sont obligés de nous donner une part du pactole, non sans nous faire remarquer qu'ils sont bien bons avec nous, et qu'il y aura lieu de s'en souvenir en cas de libération précipitée.

Le lendemain, départ pour le Sud, objectif : atteindre Linz en Autriche, mais nous nous arrêtons, cette fois, à Prague-Werchowitz – Même affluence de civils et un relâchement très net de la discipline. Certains camarades demandent aux SS à aller jusqu'à la foule, chercher les vivres qu'on nous offre, et en arrivant, disparaissent, sans plus de façon, dans la cohue. Personne ne les poursuit. La journée se passe dans l'euphorie, nous nous attendons à être libérés sur place.

Le soir, renversement de la situation : les SS redeviennent menaçants. On apprend que deux Lorrains qui avaient parlé d'exécuter leur chef de wagon, pendant la nuit, ont été « vendus » par un de leurs compatriotes. Aussitôt réunis par le doyen, les détenus allemands organisent leur défense. Ils montent la garde dans le wagon, armés d'un gourdin et bien souvent de couteaux. Une fois de plus, le destin s'acharne contre nous. Alors qu'en restant à Prague, nous aurions été sauvés par l'insurrection populaire, à la tombée de la nuit, nous repartons.

Nous nous réveillons, le lendemain matin, en rase campagne. Un désert de neige, car elle est tombée pendant la nuit, où notre convoi en a rejoint d'autres.

Des panneaux noirs nous apprennent que nous sommes à nouveau dans un « Bezirk », un territoire SS comme à Hraditzko.

On nous donne le droit de sortir des wagons, ne serait-ce que pour les besoins naturels, et nous pouvons prendre contact avec d'autres groupes. Certains viennent de Buchenwald. A

l'arrivée des Américains, ils ont été embarqués dans ces wagons, 2 000 environ et depuis un mois de l'Ouest à l'Est, et du Nord au Sud, ils roulent, évitant tour à tour les Américains et les Russes.

Des femmes viennent de Ravensbrück. Elles n'ont plus rien d'humain. Depuis près d'un mois, elles aussi, elles sillonnent l'Allemagne, entassées sur des wagons plateforme. Cette nuit, elles ont couché sous la neige.

Certains, parmi les nouveaux arrivés, nous assurent que la guerre est finie. La veille, à Prague, ils ont été libres. Des anciens se sont habillés en civil, ont circulé toute la journée en ville, ont mangé chez des habitants, et ensuite, pensant que tout était fini, ils sont revenus à leur train, les bras chargés de victuailles pour leurs camarades. Quel événement politique ou quelle nouvelle a pu provoquer ce relâchement chez les gardiens, nul ne le saura, mais un fait est certain : c'est que nous ne sommes pas encore sauvés. Le bruit de cette aventure se répand, cependant, bientôt parmi tous les déportés. Les gardiens en discutent. Il y a parmi eux, des hommes de 60 ans qui, peut-être, n'ont rien de fanatique et qui, bientôt, ayant abandonné leurs fusils, circulent parmi nous, comme si tout était fini. Certains de nos camarades pensent que le moment est venu de tenter la chance, et s'éloignent, sans que les vieux « Posten » les retiennent. Naturellement, beaucoup veulent les imiter, et c'est bientôt une centaine d'hommes qui s'en vont, par un chemin situé de l'autre côté de la voie. Où mène-t-il ? Pour ces malheureux, il mène à la mort, car au bout de peu de temps, ils tombent sur un groupe de chasseurs de chars (Panzerjäger) SS qui en abattent une soixantaine.

A la suite de cet incident, la situation change radicalement, les gardiens reprennent leurs armes, les Kapos leurs matraques, et plusieurs détenus qui voulaient passer d'un convoi à l'autre, sont abattus à vue.

Nous allons vivre alors quelques pénibles journées.

Les conditions de vie dans ce désert sont lamentables, la plupart des convois n'ont plus rien à manger depuis longtemps.

Nous qui ne sommes partis que depuis 8 jours, nous recevons, par 24 heures, une tranche de pain noir et sec, et les premiers jours un peu de margarine. Les morts sont innombrables, la dysenterie fait des ravages. Rien à boire, non plus, nous étanchons notre soif avec de la neige. A longueur de journée, des corvées transportent des cadavres dans un petit ruisseau qui traverse un bois à l'extrémité de la plaine enneigée.

Nous sommes continuellement transis. Lorsque nous sommes en dehors des wagons, nous piétons dans la neige, et lorsque nous sommes séquestrés à l'intérieur, nous sommes obligés de nous empiler les uns contre les autres pour garder un peu de chaleur. Les Kapos sont redevenus les sauvages que nous avons connus. Pour avoir répondu « merde » à Franz avec qui j'étais, pourtant, en bons termes, je suis mis proprement K.O. par un direct qui m'envoie cogner la tête contre la paroi du wagon. Ce coup double me couche pour le compte, et mon Père et mes camarades ont toutes les peines du monde à me remettre sur pied.

Pendant ces longues journées de souffrance et d'attente, naturellement, plus que jamais, nous nous demandons comment cela va finir.

Au matin du 2^{ème} jour, cependant, un policier tchèque, accompagné d'un gradé SS vient chercher les Tchèques dans les différents convois. Il y en a peu, mais ils s'en vont libres.

Naturellement, nous demandons au policier des nouvelles de la situation :

« *Est-ce que la guerre est finie ?* » - « *Presque* nous répond-il *vous partirez bientôt* » -
« *où cela ?* » : « *A Prague ?* » « *Non, Na domir, na domiu* » (à la maison).

Paroles pleines de promesses, bien sûr, mais tellement imprécises. Les Allemands demandent à cet homme d'intervenir, afin de faire partir coûte que coûte, nos convois du territoire : leur opinion étant que, si l'avance des Alliés nous surprend ici, nous serons anéantis.

L'après-midi du même jour, nouveau coup de théâtre. Un camarade bondit dans notre wagon et nous annonce une fois de plus que tout est fini – il vient d'arriver une délégation de la Croix Rouge, et nous allons être libérés par nationalité. Le bruit s'est déjà répandu, et tout le monde est descendu des wagons plus ou moins contre le gré des Kapos, et nous essayons de nous persuader du miracle.

En fait, nous apercevons au loin, tout au bout de la file des wagons, quelques blouses blanches et un peu plus tard un groupe de détenus qui les accompagne et s'éloigne sur le chemin qui serpente au-delà de la « frontière » du district SS. Les premiers libérés : mais qui sont-ils ?

Après cet événement, plus rien. Un jour, des paysans, sans doute requis, amènent un tombereau de pommes de terre. Il est aussitôt assailli par un millier de spectres affamés, et proprement vidé en un clin d'œil.

Froid, faim, souffrance, mort, nous ne voyons pas le bout du cauchemar. Combien avons-nous perdu de camarades en ces 8 jours ?

Enfin, le dimanche 6 mai, un autre événement se produit. Une troupe de SS vient chercher tous les Allemands, sauf les plus âgés. Il s'agit, paraît-il, de les enrôler dans la « Waffen » pour les derniers combats. Ils partent avec un sentiment mitigé d'inquiétude et de soulagement ; peut-être aussi va-t-on les exécuter, car ils en connaissent trop sur le monde concentrationnaire.

Pour nous aussi, les réactions sont partagées, nous sommes soulagés de les voir partir, car bien que les SS soient toujours présents, les brutalités vont diminuer, mais nous aurions bien voulu qu'ils restent pour « nous les payer » à la libération.

Après le départ des « durs », nous héritons, pour surveiller notre wagon, d'un brave sexagénaire aussitôt baptisé « der Vater » (le père) qui nous laisse une paix royale, se bornant à hurler de temps à autre, pour faire croire aux SS qu'il a la situation bien en mains. La nuit du dimanche au lundi n'apporte rien de nouveau. Le lundi 7, nous sommes survolés par quelques avions de nationalité indéterminée et nos sentinelles se couchent dans la neige, à notre grande joie, pour éviter un mitraillage qui ne vient pas. Enfin, vers le début de l'après-midi, grand branle-bas. En peu de temps, une locomotive arrive et nous partons.

Voyage de courte durée. Nous nous arrêtons à la gare d'Olbramovitz. On nous laisse descendre des wagons un certain temps. On évacue des cadavres. Un de mes amis, le jeune Louis Castel, étudiant de Morlaix, sera du nombre, et trouvera là son dernier repos.

Nous ne sommes plus que des spectres sanieux et affalés par la faim.

Tout au long de la voie, c'est l'enfer de Dante, c'est le carnaval le plus grotesque.

Enfin, à la nuit, nous embarquons. Destination inconnue ! Est-ce celle de la liberté ?

Et l'aube du 8 mai filtre lentement à travers la lucarne du wagon, où nous sommes avachis pêle-mêle. Ce n'est pas l'enfer du wagon de Compiègne, mais nous sommes si sales, si squelettiques, si affamés que le tableau que nous offrons, est digne du pinceau d'un Jérôme Bosch. Nous ne sommes guère qu'une soixantaine, mais les « Prominents » se sont réservés un bon quart du wagon où aucun d'entre nous ne doit s'aventurer.

Des nudités pâles se dessinent peu à peu, vautrées dans les positions les moins imaginables. Des têtes enfoncées sous des cuisses décharnées, des pieds, un amas de pieds au centre de notre groupe. Des visages, peu à peu, surgissent de l'ombre, hideusement tragiques dans leur sommeil ou leur hébétude. Des yeux s'ouvrent, des yeux hallucinés qui ne voient rien d'autre qu'un monde intérieur, mais qui donnent, tout de même, une apparence de vie aux masques douloureux des survivants, où se reflètent, poussées à leur extrême degré, toutes les détresses humaines.

Soulevant, avec quelques précautions, les jambes qui s'étaient sur ma poitrine, je me lève pour me diriger vers la lucarne, afin de respirer un peu d'air frais. Joseph Gaget, torse nu, soucieux comme à son ordinaire, m'y a précédé. Ses yeux perdus sur la campagne, voient d'autre prés, d'autres forêts – « *Joli pays, me dit-il, c'est riche comme par chez nous* ». Puis l'instant d'après, son idée fixe – notre idée fixe – surgit. « *Bon Dieu de bon Dieu, comment ça va se terminer cette histoire-là ?* ». Tout le monde en est là, la fin approche, mais comment va se terminer notre aventure ? Sans conviction, je lui répète, une fois de plus, le « tuyau » donné par les Allemands la veille : « *On va au devant des Américains et le convoi leur sera remis* ». Je voudrais bien être 8 jours plus vieux.

« *Regarde !* » Je touche Joseph à l'épaule. Nous traversons un village, et aux maisons de ce village riant, lumineux dans le petit matin, flottent à la brise printanière des drapeaux aux trois couleurs tchèques : bleu blanc rouge, pas de croix gammée. « *Ca sent le 14 juillet* » me dit Joseph – « *c'est peut-être fini* ».

Fini ! Pour les autres, peut-être, mais pour nous, non. Je me tourne vers les copains, toujours effondrés, pêle-mêle. J'annonce la grande nouvelle, elle fait le tour du wagon, la rumeur réveille les « chleuhs » dans leur coin. Le « Vater », le vieux Kapo chargé du wagon, se fait expliquer de quoi il s'agit. Avec quel plaisir, je lui explique ce qui se passe ! Mais, il ne veut rien en croire « *Ach ! Scheisse, immer blöderei !* ». Pour les Français, pas de doute : il y a du nouveau. Le village suivant a revêtu le même air de fête, les gens, sur les portes, nous regardent passer, mais sans un geste. Il est vrai que le wagon des « Posten » est juste derrière nous. Dans la cour d'une usine, des ouvriers sont réunis. Ils sont joyeux.

La seconde suivante, du wagon précédent, un coup de fusil éclate : « *Tiens, écoute comme c'est fini* ». « *Ils ont peut-être tiré un faisan ?* » Une rafale de M.P. craque aussitôt : « *Tu vois, ils vont bientôt tirer les faisans au « Panzerfaust »* dit une voix ironique et excitée.

De nouveau, le train accélère, nous sommes en pleine campagne. Le jour est complet. Le spectacle du wagon se révèle dans tous ses détails, la saleté repoussante des hommes dans leur « zèbre » en loques, les visages gris cendre, les torsos nus dont les os pointent sous une peau parcheminée, couverte de pustules.

A mes pieds, le Russe tuberculeux agonise, le talon d'un Polonais lui écrasant un œil, l'autre est ouvert, vitreux et fixe, sur l'au-delà. C'est à peine si sa poitrine se creuse, s'agite imperceptiblement à chacun de ses râles. Personne ne se soucie de lui. Une bagarre éclate

soudain entre deux Polonais, au sujet d'un Belge dysentérique qui gît parmi ses déjections. Le malheureux repoussé au milieu du wagon, rejeté par une dizaine de pieds anonymes, échoue finalement sur un malade, ou un mort qui, lui, ne réagit pas. L'odeur est devenue insupportable.

Sous moi, Janek, un Polonais de Montceau-les-Mines tente de se relever, mais mon poids lui écrase la tête, contre la paroi. « *Oh ! Français, enlève ton pied, je vas crever* ». M'agrippant à la cuisse pour se mettre debout, il marche sur un Russe et s'effondre. Finalement, tous deux arrivent à se glisser près de la lucarne que nous avons abandonnée, Joseph et moi.

Comme rien ne se passe, nous chassons nos poux. Silence presque complet. Dans leur coin, les « caïds » qui ont fait quelque réserve commencent à manger, pour nous, il n'en est plus question depuis plusieurs jours.

« *Les Chleuhs sont peut-être partis, dit Joseph, on n'en voit pas dans les gares* ».

C'est exact, et les Américains ne sont peut-être pas loin. On nous a dit à Prague – c'était il y a 8 jours – que les Américains étaient à Budweis – « *Combien de kms de Tabor à Budejovice ?* » D'une couture de mon « zèbre », j'extrais une carte fripée que j'avais découpée dans le « Neue Tag » pour suivre les événements, et à l'estime, j'annonce : « *une soixantaine de kms* » - « *on devrait approcher !* » - « *Oui et toujours rien* » - « *Pas même d'aviation* ».

L'instant d'après, à une barrière, nous apercevons un soldat allemand, mais sans arme. Une ville apparaît au loin. Deux escadrilles passent, mais très haut, impossible de reconnaître les avions. Ponts sautés, installations détruites, dépôts en ruines, le train fait son entrée en gare, dans un décor inhabituel pour nous qui sommes toujours restés en dehors des zones de combat. Cette fois, nous approchons du front, ou tout au moins de ce qu'il en reste.

Un vaste panneau met fin à notre incertitude. « Budweis – Budejovice ». Le train s'arrête sur une sorte de viaduc. En contrebas, des gens nous regardent avec curiosité, mais amicalement, il y a de la joie sur les visages, et nous apercevons quelques signes amicaux, mais très discrets, car nos SS sont toujours là.

En arrière-plan de cette foule, il y a les premières maisons de la ville pavoisée de drapeaux tricolores. Ce devait être comme ça, la libération chez nous. Un groupe de jeunes passe, garçons et filles bras dessus, bras dessous. L'un des garçons s'arrête et crie, avec un geste du bras : « *Salut ! Français* ». Du wagon suivant, une voix interroge : « *Qu'est-ce qui se passe ?* » et j'entends distinctement le Tchèque répondre dans un bon français : « *Cet après-midi, la guerre est finie, vous aurez à manger* » - « *merci* ». Un SS se précipite en armant son fusil. « *Halt ! das Maul !* » (*ferme ta gueule. Silence !*) En bas, les jeunes s'éloignent avec des gestes rassurants.

Qu'ont-ils voulu dire ? On commence à émettre des hypothèses. Max Voyemant, le Jurassien, de sa voix toujours moqueuse, résume en sage la situation : « *Les gars ! si c'est pas fini, c'en est pas loin, ça sent le vin d'Arbois* ».

« *On est pas sorti de là-dedans* » annonce un des Lorrains dont l'optimisme n'a jamais été le caractère dominant.

A ce moment, la porte du wagon s'ouvre violemment, le « Vater » se précipite. La tête d'un SS de Janowitz paraît dans l'ouverture. Il discute avec le vieux Kapo qui transmet à l'interprète : « *ceux qui veulent sortir, dépêchez-vous* ». Dix hommes se précipitent à la fois. Le vieux profite de la bousculade pour cogner à tort et à travers. « *Schweine Franzosen !* » - « *Mist Saïe* ». Les insultes tombent avec chaque coup de trique. Elles nous sont familières, c'est pourtant la dernière fois que nous les entendons. Le pauvre Belge dysentérique qui s'était rendormi, complètement épuisé, est éjecté avec une rapidité extraordinaire par une série de bastonnades, de sorte qu'il s'effondre sans un cri sur le quai. Il ne bouge plus.

Autant par besoin que pour jouir du soleil qui brille maintenant de tout son éclat, je sors et disparaîs comme les autres, derrière une rame de wagons. Spectacle coutumier : 200 individus, hommes et femmes – mais sommes-nous encore des hommes ? sont-elles encore des femmes ? – exhibent sans gêne leur nudité, aux yeux les uns des autres pour se soulager, sous la garde vigilante et ironique des SS, l'arme au poing.

Soudain, tout le troupeau reflue vers notre train. A moitié culottés, poussant, boitant, les hommes se hâtent maladroitement : « *Los, los, schnell* » quelques coups de crosse tombent sur les épaules décharnées des moins habiles. Les femmes escaladent les parois des wagons découverts où elles sont entassées depuis le début de leur périple à travers le Reich.

Je reprends place devant la lucarne. Les mêmes sont toujours là, le Polonais Français, le Soviétique et Joseph Gaget. – « *Nous laissent pas moisir* » dit celui-ci laconiquement. « *Si on continue, on ne va pas tarder à les rencontrer* » dis-je pour nous donner du courage – « *Les rencontrer ? Mais qui ? Russes, Américains ? Qui ?* » - « *On est pas encore sortis de là-dedans* » Le Lorrain tient à son pessimisme, mais n'est-il pas plus raisonnable que notre espoir ? « *Budweis, c'est à combien de kms de l'Autriche ?* » me demande mon Père – « *30 à peu près* ». « *Alors on ne devrait plus tarder à être libres* ». Il s'étend de nouveau, fiévreux, épuisé. A quoi songe-t-il ? lui qui n'a jamais douté qu'on s'en sortirait.

Le train quitte la gare, et commence à monter. La ville disparaît peu à peu avec ses drapeaux et son air de fête. A nouveau, nous sommes seuls avec nos terribles anges gardiens. Sans fin, nous semble-t-il, le train roule. Les minutes sont des heures. Quand, mais quand et comment ce voyage va-t-il se terminer ? A l'intérieur du wagon, silence complet, chacun reste seul avec ses pensées. Les torsos nus sont maintenant luisants de sueur à travers leur couche de crasse.

Tout à coup, un ronflement puissant nous fait tendre le cou vers la fenêtre. Un chasseur passe en semi piqué, vire à courte distance et faible altitude. « *J'ai vu l'étoile !* » hurle Joseph. – « *Je n'ai rien distingué* » - « *Quelle étoile ? blanche ? rouge ?* » - « *Blanche ! Américain ! Ils ne sont pas loin* ». Un nouveau ronflement grandit. Je repousse violemment le Polonais : « *Laisse-moi, je veux voir* ». Deux chasseurs foncent de nouveau sur le train et s'éloignent en chandelle. Ce sont bien eux, j'ai le temps d'apercevoir l'étoile blanche, et même de reconnaître le type des appareils : « *Des Curtiss P 37* ». La nouvelle fait sensation, mais quel rôle peuvent jouer deux avions dans notre libération ? Les corps restent vautrés les uns sur les autres. Nous traversons une nouvelle gare. Un panneau indique « *Rimove* ». Les chasseurs décrivent, toujours au-dessus du train, des courbes serrées. Le convoi ralentit, freine violemment, se bloque dans une secousse. Je m'effondre sur une tête inconnue. Aussitôt sur pied, je me précipite à la lucarne pour voir de quoi il s'agit. Le train est stoppé au fond d'une tranchée, un haut remblai nous domine. Des soldats en uniforme allemand en couronnent le sommet, sans arme, puis ils descendent jusqu'à nos wagons. Ils sont extraordinairement petits pour des Allemands. « *Qu'est-ce que c'est que ça ?* » dit Joseph. L'un d'eux s'approche et

demande à la ronde : « *Ruski, Ruski ?* » « *Nié Franzouski* » répond Joseph qui a acquis des connaissances linguistiques.

Le Russe se précipite : « *Tovaritch, Ruski, Ruski* ». Le soldat lui donne une poignée de cigarettes qu'il empoche avec un sourire extasié. « *Regarde-moi ces c....., ça ne pense qu'à fumer, demande donc des nouvelles* ». En allemand, j'essaie de faire comprendre à Yvan qui a déjà engagé la conversation et qui tente de m'expliquer la situation : « *Ruski Ruski soldat, nix deutsch, Wlassov verstehen Wlassov ?* » Je demande au Polonais s'il comprend ce que disent les soldats : « *C'est fini, me dit-il, on aller pas plus loin* » - « *Et pourquoi ?* » - « *Le train y peut pas* ».

Sur le talus, un officier supérieur allemand apparaît entouré de ses soldats, sans arme, fraternels, présumés russes et qui ont pourtant, sur le dos, l'uniforme vert de gris. Et puis, au long du talus, nous voyons monter des femmes SS qui se présentent à cet officier. Nous ne savons ce qu'il leur annonce, mais elles n'ont pas l'air particulièrement joyeuses, l'une d'elle sort un mouchoir et se met à pleurer. Quelle délectation pour nous de voir ces arrogantes femelles, trembler de peur à leur tour !

L'Oberscharführer chef du convoi se présente à son tour devant l'officier, talons joints, bras tendus, ce sera le dernier salut hitlérien que nous verrons. La conversation nous échappe, mais les événements prennent un tour nouveau qui, lui, nous intéresse beaucoup plus. « *Regarde* » dis-je à Joseph « *un partisan* ». Un grand gaillard à brassard rouge, armé d'une mitrailleuse s'approche de l'officier allemand, et comme si c'était un signal, d'autres civils apparaissent sur le talus, dévalent jusqu'à notre train. L'un d'eux s'adresse à nous : « *Français ?* » « *Oui* » « *Dans dix minutes, vous sortirez* ».

« *Fini les gars, on va sortir* » Je hurle la nouvelle à tout le wagon. Les corps s'agitent avec une vivacité dont on ne les aurait pas cru capables, des questions s'entremêlent aussi saugrenues les unes que les autres. Je me précipite vers mon père, vers les autres copains du groupe : « *Ca y est, cette fois !* » « *Tu crois ?* » me dit Max toujours flegmatique « *alors, faut peut-être se fringuer, on va trouver des poules dans le patelin* » et imperturbable, il enfle sa veste rayée, déguenillée et crasseuse comme il n'est pas permis.

Je m'approche de mon père toujours assis, et pour la première fois, en nous regardant, nous avons envie de pleurer. Est-ce bien vrai ? la grande lutte est-elle arrivée à son terme ? la course avec la mort est-elle vraiment finie ? Sommes-nous à nouveau libres ? libres ! notre rêve ininterrompu depuis 17 mois.

« *Tiens ! Mets tes souliers* » dis-je à mon père, en l'aidant à chausser ce qui reste de ses galoches de bois. « *Tâche de ne rien oublier* » me dit-il, comme si j'avais quoi que ce soit à emporter. Pour sa part, il glisse dans ses poches, ses maigres trésors : sa cuillère, sa boîte à sel, un lacet de soulier, et une louche qu'il a récupérée, je ne sais où. Je retourne à la lucarne, juste à temps pour apercevoir les partisans et les soldats de Wlassov qui dégringolent le talus et accourent aux wagons. A quelque distance, roulement d'une porte qui coulisse, suivi d'un hurlement de joie. Même bruit au wagon voisin. Sur notre porte, des coups répétés accompagnés d'exclamations dans toutes les langues ; elle est bloquée. Les hommes s'efforcent, encore des cris, des coups, puis la lumière jaillit, inonde, éblouit. Le soleil lui-même fête notre libération ; depuis huit jours, nous ne l'avions pas vu.

« *Vite les gars ! Tirez-nous ! On ne sait jamais !* » dit l'un, comme si les portes pouvaient se refermer « *C'est pas vrai* » dit le grand Max qui pleure comme un gosse. Notre ami Nenesse Lapalus accumule lui aussi des bricoles et vaincu par l'émotion, ne peut dire autre chose qu'une série de : « *Bon Dieu, Bon Dieu* » qui résume à la fois son étonnement et sa joie.

Alors, notre groupe de spectres descend tant bien que mal du wagon aidé par les partisans. On se tire, on se pousse, on gueule, on s'accroche par le bras pour ne pas se perdre. Nous pouvons tout juste marcher, et l'escalade du talus pose un problème, mais arrivés en haut, nous respirons la liberté. Devant nous, une vaste plaine illimitée, ensoleillée: l'image de notre liberté, où nous pouvons avancer sans permission

C'est alors une nuée de tous les « zèbres » qui foncent droit devant eux à travers l'herbe neuve. Nous tombons sur un de nos SS qui tente de nous expliquer qu'il est aussi content que nous que tout soit fini. Plus de tête de mort à la casquette, plus de fusil, il a tout prévu, sauf que la mort l'attend, car les partisans ne feront pas de quartier.

Soudain, de grands cris, des coups de sifflet, une moto montée par un policier tchèque nous rejoint. « N'allez pas par là, c'est l'Autriche, il y a encore des SS qui se replient ». Puis il nous explique que la nouvelle République Tchèque vient d'être proclamée, que les combats ont cessé. Des mains se tendent « vive la République – camarades – vive la France » et il repart à travers champ, de toute la puissance de son engin.

De jeunes femmes tchèques nous rejoignent alors, et nous font comprendre qu'il s'agit de manger. Pas d'hésitation, nous n'avons rien dans le ventre depuis plusieurs jours. Au passage, nous nous arrêtons dans une maison isolée, les occupants nous font entendre la radio française qui, elle aussi, fête la fin de la guerre à grand renfort de musique militaire.

Presque aussitôt, notre flot est dévié par des partisans munis du brassard rouge du NOS (Front National Tchèque). On signale, dans les environs, un convoi de SS en retraite : « *Par ici, la Tchécoslovaquie* » nous indique un douanier en grand uniforme « *toujours tout droit, vous êtes chez vous, on vous attend* ». Et nous partons bras dessus, bras dessous, clopin-cloplant, en direction de Velesin. Les gens nous saluent au passage : « *Nazd camarad cervus* » Nous sommes redevenus des hommes, malgré notre aspect repoussant. Au long de la route, on nous donne du pain, on nous sourit, on nous parle. Tout notre groupe de Roannais et de Jurassiens s'est réuni. Au passage, devant une mare, nous ne résistons pas à l'envie de nous laver. Nous entrons tout nus dans l'eau glacée et nous nous efforçons d'enlever le maximum de la crasse et de la sanie qui nous recouvre. Enfin, on nous groupe sur le terrain de football de Velesin où les Tchèques ont organisé notre recensement, des services de soins et le transport des malades et des blessés.

Là, nous apprenons par les résistants dans quelles conditions nous avons été libérés. Dès notre arrivée à Prague, le 29 avril, la résistance a surveillé notre convoi. Elle l'a perdu de vue pendant notre séjour à Olbramovitch en zone SS, mais l'a repris en charge le 7 au soir, à notre départ en direction de Linz en Autriche où on devait nous exterminer. Le wagon plein d'explosifs et de Panzerfaust qui nous accompagnait en est la preuve.

Dans la nuit, ce sont les partisans qui ont fait sauter la voie aux environs de Tabor pour retarder notre convoi et ce sont, eux aussi, qui ont organisé notre libération. Ils ont bénéficié, il est vrai, d'une circonstance favorable, à savoir la présence à Velesin d'une division de l'armée de prisonniers russes de Wlassov qui combattait avec les Allemands et qui s'est révoltée au dernier moment. Ceci explique la présence des « Ruski » en uniforme allemand que nous avons vu apparaître les premiers et qui, par leur apparence, ont trompé nos SS. Ceux-ci n'ont pas eu un geste de résistance, lorsque notre train s'est arrêté, stoppé par une machine haut le pied qui bloquait le passage à Kaplice, à quelques kilomètres de la frontière autrichienne.

Quoiqu'il en soit, nous voilà libres, pas très brillants physiquement, mais avec un moral tout neuf. Ce premier soir, nous sommes répartis dans diverses petites localités. Pour notre part, après avoir avalé un bouillon aux œufs, nous sommes logés à Rimove, dans une grange où nous nous endormons sur un immense tas de foin.

Le lendemain matin, au réveil, le soleil est déjà très haut, lorsque nous nous disposons à sortir pour respirer cette belle journée de printemps. Dès les premiers pas dehors, nous sommes refoulés dans notre grange par un partisan armé qui paraît hors de lui. Notre stupéfaction est à son comble et déjà nous nous préparons à « rouspéter » quand un grondement de blindés nous rappelle à la sagesse. Et c'est à travers les lucarnes de la grange que nous assistons au défilé d'une vingtaine de chars allemands surchargés de SS armés qui filent à toutes chenilles devant les Russes. Nous sommes en effet libérés, mais nous n'avons pas encore vu les armées alliées qui sont, encore, à une dizaine de kms de notre « no man's land »

Cette alerte passée, on nous groupe sur la place du village où une distribution de café au lait est organisée. Je n'en bois qu'un bol, car je commence à subir les effets de la dysenterie, alors que mon père qui est affamé, fait la queue toute la matinée, et s'ingurgite, ainsi, une dizaine de bols de café. Pendant ce temps, une femme tchèque m'a fabriqué un drapeau français, avec les trois couleurs tchèques, et patiemment, avec un crayon encre, j'inscris dans le blanc : « France Libre – Buchenwald – Flossenbürg – Hradistko » Ce sera notre étendard jusqu'à l'arrivée à Roanne.

Dans l'après-midi, une nouvelle inimaginable circule : « *Nous rentrons* ». Effectivement, des résistants nous regroupent et nous partons à pied jusqu'à la gare de Velezin, drapeau en tête, avec la joie que l'on devine. Tout au long de la route, les Tchèques manifestent aussi leur allégresse en nous assurant que nous allons « Na domiu » - (à la maison). Malheureusement, ce ne sera pas pour aujourd'hui. Aucun train ne passe en direction de Prague, comme prévu. Ce qui aurait été, tout de même, extraordinaire, puisque le pays n'est pas encore libéré.

Nous rentrons alors, un peu tristement, et nous sommes logés à Velesin dans des baraques militaires abandonnées par les précédents occupants, les SS. Nous y trouvons un stock de patates, et nous nous mettons aussitôt à en cuire, car le ravitaillement est nettement insuffisant dans ce pays pillé depuis longtemps.

Le lendemain, 10 mai dans la matinée, les cloches se mettent à sonner de toutes parts, annonçant l'arrivée des Américains. Ce sont des soldats de l'Armée Patton qui a atteint le 5 mai, les environs de Budejovice. Naturellement, nous sommes aussitôt sur la place principale, où nous assistons à l'arrivée de 5 ou 6 GMC, remplis de GI's rutilants de propreté, hilares, qui sautent de leurs engins, et commencent à s'occuper des filles, après avoir abandonné leurs fusils et leurs casques dans tous les coins. Nous essayons de lier conversation avec eux, mais nous ne les intéressons pas du tout. Nous sommes peu reluisants, et ils ont peur d'attraper des poux. Ils consentent à nous distribuer quelques rations individuelles et des cigarettes, mais ils nous les jettent de loin, et cela nous vexe profondément. Un orphéon local, en grande tenue, donne une aubade pour saluer les libérateurs, et peu après, les hauts parleurs de l'hôtel de ville annoncent qu'il y aura, le soir même, un bal en leur honneur. Quelques uns d'entre nous, dont mon père, irons même à cette manifestation « mondaine », revêtus de leurs « zèbres » crasseux, « pour emmerder les Ricains ».

Ceux-ci sont suivis de près par les Russes qui arrivent le lendemain. Etrange armée dont le spectacle dénote, à lui seul, la différence entre la guerre menée par les Soviétiques et celle faite par les alliés de l'Ouest.

Les éléments russes qui arrivent à Velesin font partie de l'armée de Moravie, appartenant au 2^{ème} front d'Ukraine de Malinovski. Ils ont soutenu de durs combats dans les Carpates, avant d'atteindre le Sud de la Tchécoslovaquie. Cette armée-là n'est pas motorisée. Elle nous apparaît sous la forme d'une longue théorie de chars à bancs tirés par des chevaux, sur lesquels sont entassés quelques soldats de type asiatique, moustaches tombantes, yeux bridés, portant des chapskas de fourrure, tous hirsutes, fatigués et peut-être plus sales encore que nous. Ils sont, cependant, joyeux et très communicatifs et nous distribuent aussitôt du tabac et des morceaux de porc, qu'ils puisent dans leurs chars à bancs remplis de « prises de guerre ». A l'arrière de chacun de ces attelages, une jeune femme soldat de type européen, la mitraillette sur les genoux. A la suite du convoi, arrive une vieille auto poussive, avec des rideaux de dentelle, conduite par une femme soldat, et dans laquelle un officier, également joyeux et sans façon, salue la foule, de la main.

L'orphéon y va aussitôt de son aubade aux vainqueurs, mais il n'y a pas de bal annoncé et les Kalmouks, à moins que ce ne soient des Ouzbeks de la troupe, n'ont pas le loisir de courir les filles. En une heure, le village est investi. Les femmes soldats placées à tous les carrefours, vérifient l'identité de tous les passants. Des patrouilles parties à la chasse dans les bois environnants en reviennent avec un certain nombre de SS qui s'y étaient cachés.

Le soir même, en un long convoi, nos « sauveurs », les Russes de la division Wlassov prennent le chemin de la captivité et probablement de la mort, encadrés par les Soviétiques. Puis c'est le tour des SS de notre convoi qui avaient été arrêtés par les partisans, lesquels, pour plus de sûreté, avaient exécuté l'adjutant-chef du convoi, après l'avoir précipité du haut d'un pont sur la voie ferrée.

Les quelques jours qui suivent sont essentiellement consacrés au problème alimentaire. Mon ami Audin, professeur d'Anglais, a été chargé des « relations » avec les Américains. Il nous rapporte, bientôt, un stock d'œufs frais avec lesquels nous « améliorons » nos fritures de patates. Les jours suivants, il revient au camp, avec les poches bourrées de cous, de pattes et de gésiers de poulets que les Américains jettent aux ordures. Ce serait la fête, si je pouvais manger, et si la dysenterie ne me vidait pas peu à peu de mes dernières forces, malgré le charbon de bois que je me prépare et avale à longueur de journée.

Un jour, nous quittons nos baraques SS et on nous installe au fond d'une magnifique vallée, près d'un cours d'eau, dans les chalets d'une colonie de vacances. Nous n'y restons qu'une journée, car quelques-uns d'entre nous qui se baignaient dans la rivière, ont essayé des coups de feu tirés des bois avoisinants.

Enfin, après quelques jours passés au camp SS, nous apprenons qu'un train va passer en direction de Prague. Après avoir reçu, chacun, 200 couronnes d'un directeur d'usine, nous partons « Na domiu », salués par toute la population de la ville à qui nous exprimons notre reconnaissance. A l'aide du vocabulaire hérité des camps, nous leur disons : « *Cervus Camarad* » – « *Auf wiedersehen* » - « *Spasiba* » - « *Merci camarades* » - Cette fois, nous rentrons ! C'est bien vrai !